

SABLE MOUVANT
FRAGMENTS DE MA VIE

HENNING MANKELL

SABLE MOUVANT
FRAGMENTS DE MA VIE

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR ANNA GIBSON

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Kvicksand*
© original : Henning Mankell, 2014
Éditeur original : Leopard Förlag, Stockholm
ISBN : 978-91-7343-464-5

Cette traduction est publiée en accord avec Leopard Förlag, Stockholm,
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

L'exergue : Tomas Tranströmer, « Arcs romans »,
Pour les vivants et les morts, Œuvres complètes, © Le Castor Astral, 2004.
Traduction française de Jacques Outin.

Citation page 137 : Selma Lagerlöf, *Le Cocher*, © Actes Sud, 1998.
Traduction française de Marc de Gouvenain et Lena Grumbach.

ISBN 978-2-02-123341-4

© Septembre 2015, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Eva Bergman

Ce livre est également dédié à la mémoire du boulanger Terentius Neo et de son épouse, dont le nom ne nous est pas connu. Une fresque de leur maison de Pompéi nous les montre. Ils sont au beau milieu de la vie. Leur expression est grave et rêveuse. La femme est très belle, mais on perçoit sa réserve. Lui aussi donne une impression de timidité. Ils ont l'air de deux êtres qui prennent la vie très au sérieux. Quand le volcan est entré en éruption, ils n'ont sans doute pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Ils sont morts là, en l'an 79, au faîte de leur existence, enterrés sous la cendre et la lave en fusion.

N'aie pas honte d'être homme, sois-en fier !
Car en toi une voûte s'ouvre sur une voûte, jusqu'à l'infini.
Jamais tu ne seras parfait, et c'est très bien ainsi.

TOMAS TRANSTRÖMER, « Arcs romans »,
Pour les vivants et les morts, Œuvres complètes,
Le Castor astral, 2004, trad. de Jacques Outin.

I

Le doigt tordu

1

L'accident

Tôt le matin, le 16 décembre, Eva m'a conduit à la station-service Statoil de Kungsbacka, où m'attendait une voiture de location. Je devais me rendre pour la journée dans le Sud, à Vallåkra, près de Landskrona, et restituer la voiture dans la soirée au même endroit. Noël approchait, et j'allais signer le lendemain mon dernier roman dans différentes librairies de Kungsbacka et de Göteborg.

Il faisait très froid. Mais il ne neigeait pas. Le trajet me prendrait trois heures si je m'arrêtais pour le petit déjeuner à Varberg, ainsi que j'en avais l'habitude.

Manuela Soeiro, directrice du théâtre Avenida de Maputo et ma collaboratrice depuis trente ans, était en visite en Suède. C'était notre première réunion de travail pour préparer la saison à venir. Manuela logeait chez Eyvind, qui allait mettre en scène le *Hamlet* que j'avais en tête quasiment depuis le début de toutes ces années à la direction artistique du théâtre.

Pour moi, *Hamlet* s'apparente de façon frappante à une légende royale africaine. Il y a chez Shakespeare un élément « noir », une référence à l'Afrique susceptible d'être mise en valeur. De fait, on rencontre une histoire presque identique située au XIX^e siècle dans le sud du continent africain. Mon idée était que l'arrivée de Fortimbras après que tout le monde

est mort représente l'entrée en scène de l'homme blanc projetant de mettre sérieusement l'Afrique en coupe réglée. Il était donc logique de laisser le mot de la fin à Fortimbras, avec le monologue « être ou ne pas être ».

Pour monter *Hamlet*, il nous fallait un comédien capable de tenir le rôle en tenant compte de ce que nous avions en tête. C'était le cas. Jorginho pouvait le faire. Il avait mûri au cours des dernières années ; quant au maniement de la langue, c'était l'un des meilleurs. Tous ces éléments me donnaient une sensation de « maintenant ou jamais ».

Me voilà donc au volant, filant à travers les paysages du Halland, heureux de cette journée qui s'annonçait fructueuse. Malgré les gros nuages, la route était sèche. Et, contrairement à mon habitude, je ne roulais pas vite car j'avais indiqué une heure d'arrivée à Eyvind et je ne voulais pas être en avance.

Tout s'est passé très rapidement à l'approche de Laholm. Je venais de déboîter pour doubler un poids lourd. Sur la chaussée, une tache, peut-être de l'huile. Impossible de reprendre le contrôle. La voiture file vers la glissière centrale, choc frontal, l'airbag se déclenche, tout devient noir.

Après, je suis là. Assis. Silencieux. Qu'est-il arrivé ? Je ne saigne pas. Je vérifie l'état de mes membres. Tout fonctionne. Je ne suis pas blessé. Je descends de voiture. Des véhicules sont à l'arrêt sur le bord de la route. Des silhouettes accourent vers moi. Je leur dis que je n'ai rien.

Réfugié sur le bas-côté, j'appelle Eva. Quand elle décroche, je fais en sorte de parler très calmement.

« C'est moi. Tu reconnais ma voix et tu entends que je vais bien, n'est-ce pas ? »

Elle réagit au quart de tour.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Je lui raconte. Je minimise l'impact, le choc. Tout va bien.

Je ne sais pas trop ce qui va arriver maintenant. Mais je vais bien. Savoir si elle me croit, c'est une autre affaire.

Puis je téléphone à Vallåkra.

« Je ne viens plus. J'ai eu un accident à Laholm. Je ne suis pas blessé. Mais je rentre. La voiture est bousillée. »

La police arrive. Je souffle dans le ballon, on constate que je n'ai pas bu. Je décris les faits. Pendant ce temps, les pompiers embarquent le véhicule, qui est bon pour la casse. Le chauffeur de l'ambulance me demande si je ne devrais pas malgré tout faire un tour à l'hôpital pour un contrôle. Je dis non merci. Je n'ai pas mal.

La voiture de police me dépose devant la gare de Laholm. Une demi-heure plus tard, je suis à bord d'un train à destination de Göteborg. Le voyage à Vallåkra n'a pas eu lieu.

Pas plus que les séances de dédicaces que j'étais censé assurer le lendemain.

Je ne sais pourquoi, c'est cette date-là, le 16 décembre 2013, qui correspond pour moi au début de mon cancer. Il n'y a aucune logique à cela. Tumeurs et métastases étaient déjà là, bien sûr. Et cette matinée n'a pas été marquée par un premier symptôme, même bénin, ni par le moindre signe avant-coureur sur le plan physique.

Cela tenait davantage de l'avertissement. Quelque chose s'annonçait. Quelque chose était en route.

Une semaine après, juste avant Noël, Eva et moi sommes partis pour Antibes, où nous avons une maison. Le matin du 24 décembre, j'ai été réveillé par des douleurs à la nuque et une raideur généralisée. J'ai pensé que c'était idiot – j'avais dû me déclencher un torticolis en dormant dans une mauvaise position.

La douleur n'est pas passée. Au contraire, elle s'est mise à irradier dans le bras et la main droits. Je n'avais plus aucune sensation dans le pouce. Et la douleur augmentait. J'ai fini

par appeler un médecin orthopédiste à Stockholm, qui était au travail bien qu'on fût entre Noël et le jour de l'An¹. Je suis rentré. Il m'a examiné le 28 décembre. Ce pouvait être un début de hernie discale, a-t-il dit ; mais on ne pouvait être sûr de rien tant qu'on n'aurait pas fait des radiographies. D'un commun accord, nous avons décidé de reporter celles-ci au lendemain des fêtes.

Le 8 janvier est arrivé. Petit matin froid. Il tombait quelques flocons de neige. Pour moi, il s'agissait simplement de confirmer cette histoire de hernie. J'avais encore mal à la nuque. Les puissants antalgiques prescrits par le médecin orthopédiste ne faisaient pas beaucoup d'effet. Peu importait, puisqu'on allait maintenant identifier le problème et passer au traitement.

J'ai subi deux examens radiographiques. Deux heures plus tard, le torticolis dû à une éventuelle hernie s'était métamorphosé en un cancer. Sur un écran d'ordinateur, on m'a montré la tumeur cancéreuse de trois centimètres logée dans mon poumon droit. Ce que j'avais à la nuque, c'était une métastase.

Le message était parfaitement clair. Maladie grave, peut-être incurable. J'ai demandé d'une voix faible si cela signifiait que je n'avais plus qu'à rentrer chez moi et à attendre la fin.

« Par le passé, j'aurais répondu oui. Mais de nos jours, il y a des traitements. »

Tout cela se déroulait à la clinique Sophiahemmet. Eva était avec moi. Nous nous sommes retrouvés dehors pour attendre le taxi. Il faisait froid. Nous ne disions pas grand-chose. Nous ne disions rien, même, je crois.

Un peu plus loin, une petite fille sautillait dans les congères. Radieuse, débordante d'énergie.

1. Pendant cette période qu'on appelle *mellandagarna*, toute la Suède est en congé. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Je me suis revu enfant, sautant dans la neige. Maintenant j'allais sur mes soixante-six ans et j'avais un cancer. Je ne sautais plus.

Eva a paru lire dans mes pensées. Elle a arrimé mon bras au sien. Solidement.

Le taxi est arrivé. Quand nous avons démarré, la fillette sautait encore.

Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, nous sommes le 18 juin. Le temps écoulé me semble à la fois long et court.

Pas de point final à apposer, dans le sens d'une issue heureuse ou d'une issue fatale. Je suis entre les deux. Aucune certitude.

Voilà ce que j'ai traversé et vécu. Il manque une fin à l'histoire. Elle est en marche.

Tel est l'objet de ce livre. Ma vie. Ce qui a été, et ce qui est.

Êtres s'éloignant à contrecœur vers les ombres

Deux jours après l'accident, je me suis rendu à l'église de Släp, qui n'est pas très éloignée du lieu où j'habite, au bord de la mer, au nord de Kungsbacka. J'éprouvais le besoin de revoir un tableau que j'ai déjà contemplé longuement bien des fois. Un tableau à nul autre pareil.

Il s'agit d'un portrait de famille. Un siècle avant l'avènement de la photographie, ceux qui en avaient les moyens se faisaient immortaliser sur une toile peinte. Celle-ci en l'occurrence représente le pasteur Gustaf Fredrik Hjortberg en compagnie de sa femme Anna Helena et de leurs quinze enfants. Elle a été exécutée au début des années 1770. Gustaf Hjortberg, alors âgé d'une cinquantaine d'années, mourrait quelques années plus tard, en 1776.

Ce qui rend ce tableau étrange et émouvant, et un peu effrayant aussi, est qu'il ne se contente pas de montrer les membres de la famille qui sont en vie au moment où l'artiste, Jonas Dürchs, les immortalise. Il inclut également les enfants morts. Ceux-ci ont beau avoir achevé leur bref séjour sur cette terre, on estime qu'ils doivent figurer eux aussi sur le portrait familial.

La composition est caractéristique de l'époque. Les garçons – vivants et morts – sont rassemblés autour du père, à sa droite, tandis que les filles entourent la mère du côté opposé.

Les vivants ont le regard tourné vers le spectateur. On distingue des sourires prudents, voire timides. Les enfants morts, eux, se détournent à demi ; ou alors ils ont le visage partiellement dissimulé derrière le dos des vivants. De l'un des garçons, on n'aperçoit que la racine des cheveux et un œil. Comme s'il s'efforçait de se maintenir à tout prix parmi les autres.

Dans un berceau placé à côté de la mère on devine un bébé. Un autre nourrisson et deux autres fillettes sont visibles à l'arrière-plan. En tout, on dénombre six enfants morts.

Le temps s'est arrêté.

Même s'il ne figure pas parmi les plus célèbres d'entre eux, Gustaf Hjortberg était un disciple de Linné. Il effectua au moins trois voyages jusqu'en Chine avec la Compagnie des Indes orientales en tant qu'aumônier de bord et il est probable que c'est lui qui a introduit la pomme de terre en Suède. Sur le tableau, il tient à la main un feuillet couvert de signes d'écriture. On aperçoit également un globe terrestre et un lémurien ; tous ces éléments suggèrent que nous sommes en présence d'une famille cultivée. Gustaf Hjortberg a porté jusqu'à sa mort l'idéal des Lumières. Et il était connu pour être versé dans l'art de la médecine. On se rendait à Släp en pèlerinage pour bénéficier de ses conseils et remèdes.

Ces gens-là vivaient il y a deux cent cinquante ans. Huit générations, pas davantage, les séparent de nous. Par bien des aspects, ils sont nos contemporains. Ils appartiennent à la même civilisation que nous, qui contemplons aujourd'hui leur image.

Il y a des sourires crispés, des sourires rêveurs, de larges sourires... Chacun a le sien. Mais ce qui attire surtout notre attention, ce sont les enfants qui se détournent ou sont à demi dissimulés. Les enfants morts. On les croirait en mouvement ;

comme s'ils s'écartaient du spectateur pour s'éloigner vers le monde des ombres.

Ce qui est bouleversant, c'est qu'ils s'éloignent à contre-cœur. Ces enfants ne veulent pas s'en aller. Je ne connais pas d'autre représentation qui illustre avec plus de force le merveilleux entêtement de la vie.

Je voudrais que ce tableau-là, précisément, survive, comme un témoignage de notre culture. Une salutation, un bonjour adressé à un futur si lointain que je ne peux même pas l'imaginer. Car ce tableau contient à la fois l'amour de la raison et les tragiques conditions d'existence qui sont les nôtres.

Tout est là. Tout est inclus.

La grande découverte

Dans le chaos qui s'est emparé de moi après que mon torticolis s'est brutalement mué en cancer, j'ai remarqué que la mémoire me ramenait invariablement à mon enfance.

J'ai mis du temps à comprendre qu'elle cherchait ainsi à m'aider, en dégageant une sorte de plateforme qui me permettrait de faire face à la catastrophe.

Il fallait bien commencer quelque part. Trouver un point d'ancrage. Et j'ai compris que celui-ci ne pouvait être que du côté de mes premières expériences.

C'est pourquoi je choisis pour point de départ un jour de grand froid de l'hiver 1957. Au moment où j'ouvre les yeux ce matin-là, j'ignore qu'un très grand secret est sur le point de m'être révélé.

Je suis en route vers l'école, dans la nuit noire. J'ai neuf ans. Comme d'habitude je m'arrête chez Bosse, mon meilleur ami. Sa maison n'est qu'à quelques minutes de marche du bâtiment du tribunal dont j'occupe, avec ma famille, le premier étage. Mais quand je frappe à la porte ce jour-là, c'est son frère Göran qui m'ouvre. Il m'annonce que Bosse a mal à la gorge et doit rester à la maison. Je vais devoir aller à l'école tout seul.

Sveg est une toute petite ville. Rien n'est loin. Cinquante-sept ans me séparent de ce matin d'hiver, pourtant je me

souviens de tout dans les moindres détails. Les lampadaires, très espacés, qui oscillent sous le vent. Devant la quincaillerie, il y en a un qui est fêlé. Ce n'était pas le cas la veille. C'est donc arrivé durant la nuit.

Il a neigé pendant que je dormais. On a déjà déblayé le trottoir devant le magasin de meubles. Sans doute le père d'Inga-Britt. C'est lui, le patron. Inga-Britt est dans ma classe, comme Bosse ; mais c'est une fille, alors on ne fait pas le chemin ensemble. À part ça, elle a beau être une fille, elle court vite. Personne ne l'a jamais rattrapée.

Je me souviens de mon rêve de la nuit : je me tiens en équilibre sur une plaque de glace sur le fleuve Ljusnan, qui passe en contrebas de la maison où je vis. La plaque de glace dérive vers le sud, on est en plein dégel. C'est le printemps. Je devrais avoir peur car c'est dangereux. Quelques mois auparavant, un garçon un peu plus âgé que moi s'est aventuré sur un lac gelé, non loin de Sveg, quand la glace a cédé sous son poids. Un trou s'est ouvert. Il a été aspiré. Les pompiers sont venus draguer le lac, mais on ne l'a pas retrouvé. L'institutrice a dessiné une croix sur son banc. La croix est toujours là. Tout le monde a peur de la glace qui s'ouvre de façon imprévisible, des accidents et des fantômes. À l'école on a tous peur de cette chose incompréhensible qu'on appelle la Mort. La croix tracée sur le banc est un sujet d'effroi.

Dans mon rêve cependant, la plaque de glace ne présente aucun danger. Je ne basculerai pas, je le sais. Je suis en sécurité.

Après le magasin de meubles, je traverse la rue et je m'arrête devant la Maison de la Culture, où deux vitrines annoncent les deux films de la semaine. Les bobines nous parviennent emballées dans de grands cartons déposés dans la zone de fret de la gare après avoir été acheminés soit par le train



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2015. N° 123340 ()
– *Imprimé en France* –